

Déracinement en miniature

Cocon fêlé

Assis sur son siège rehausseur, Vincent est silencieux depuis qu'il s'est installé dans la voiture. Sa mère l'observe de temps à autre en jetant de brefs coups d'œil à son rétroviseur. Elle voit bien qu'il est soucieux. Cela fait plusieurs jours qu'il dort mal malgré les histoires qu'elle lui raconte. Quelque part il lui en veut un peu. Elle qui a toujours été présente pour son « Vincinou » depuis qu'il a poussé son premier cri l'emmène à son premier jour d'école.

Vincent n'a pas trop su quoi lui répondre lorsqu'elle lui a annoncé qu'il allait devenir un grand mais au fond, il a pris cela pour une trahison. Dorénavant, il n'occupera plus le centre de son attention, les fondations de son univers idéal fait de plastique et de guimauve s'effondrent d'un coup. L'heure H se rapproche à chaque virage et les feux rouges ne font que retarder l'échéance. Jusqu'à la fin du trajet il ne dit pas un mot. Pensif, il fixe son nouveau sac à dos et se met à sucer son pouce pour faire taire ses angoisses.

Sa mère se gare. Il sent les larmes lui monter aux yeux. Il regarde par la fenêtre avec anxiété et voit d'autres enfants s'appêtant à faire leurs adieux. Leurs parents aussi paraissent émus, certains donnent leurs dernières consignes, d'autres tiennent fort leurs petits par la main pour les aider à affronter cette séparation déchirante. Les cloches se mettent à sonner et les enseignants, l'air grave, s'approchent de l'entrée pour accueillir leurs nouveaux protégés. Vincent s'engouffre dans la masse en se cramponnant aux jupes de sa mère. Ça y est, il va être séparé d'elle, peut-être pour la vie, « sans doute que je ne la reverrais jamais » se dit-il. Alors que son angoisse atteint son paroxysme il frôle le bras d'une petite fille. Lorsqu'il croise son regard il comprend que ce bouleversement va peut-être avoir du bon. Il lâche la main de sa mère et saisit celle de la gamine naturellement. Comme il ne sait pas comment engager la conversation il lui tend un chewing-gum pour briser la glace. Flattée, elle lui sourit. Alors qu'il se perd dans ses pensées, sa mère l'embrasse sur le front en lui souhaitant une bonne journée. Il s'engouffre au milieu des autres. Le pire est passé. Il ne perd plus la petite fille de vue, sa jolie natte brune est son nouveau repère.

Août : rencard au carrefour des exilés

Les voilà sur le départ. Une bonne partie de la troupe s'est réunie pour l'occasion. La cave est bondée, il y règne une chaleur de fourneau. Une forte odeur de fromage de Savoie embaume la pièce. C'est bien la première fois que je mange une fondue en plein mois d'août. Je sue par tous les pores, peut-être à peine moins que mon voisin de table. Si tout se déroule comme prévu, cinq très bons amis à moi vont partir pour plus d'un an en Amérique Latine en voyage itinérant. Je leur souhaite le meilleur. Une nouvelle page du livre de ma vie est en train d'être tournée. Cet événement n'est qu'un symbole de plus.

Un jour ou l'autre, on est tous amenés à partir. J'y pense souvent ces derniers temps. Concentré, je fais tourner mon pic à fondue pour que le fromage recouvre totalement le pain. J'observe la tablée du coin de l'œil, chaque visage m'est familier. En retrait, je ne prends pas part aux discussions et je me contente d'écouter. J'essaie de graver chaque image et chaque son dans un coin de mon crâne.

L'idée du repas a fait office de cri de ralliement et les fidèles ont répondu à l'appel. A croire que cette maison se situe pilepoil à la croisée des chemins comme ces PMU de bord de routes dans lesquelles se croisent les voyageurs avant de repartir vers d'autres horizons. D'une certaine façon, j'ai l'impression que tout le monde s'apprête à prendre son propre chemin. Je profite de l'instant car je ne connais ni le lieu ni l'heure des prochaines retrouvailles. Je suis plus ému que triste.

Septembre : l'appréhension de l'explorateur

Une mutation. J'ai eu droit à ma première mutation. Laissons la génétique de côté, je n'arrive toujours pas à marcher sur les murs et je n'ai pas de branchies. J'ai bel et bien laissé mon masque de super-héros au placard. Par contre, je dois organiser mon déménagement. J'ai aussi tout un tas de paperasses à remplir et de coups de fil à passer. Ces coups de fils très plaisants où après une discussion des plus passionnantes avec une boîte vocale, vous êtes mis en relation avec un conseiller qui répond d'un refus poli à votre demande de formulaire : « monsieur, je ne suis pas habilité à vous expliquer, je viens de vous dire que toutes les informations sont disponibles sur notre site internet ».

J'ai beau n'avoir qu'à parcourir cent trente kilomètres à travers les montagnes cela équivaut pour moi à un tour du monde en deux heures et demie. A vrai dire, ce voyage d'une

affligeante banalité m'angoisse à peine moins qu'un aller-simple vers un volcan pour détruire un anneau maudit. Disons que j'ai toujours été plus proche de la chenille que du papillon. Préservé du monde extérieur dans la douceur d'un cocon ouaté, j'ai vagabondé mais je n'ai jamais été loin de mes repères bien longtemps. Il m'en faut donc peu pour être dépaycé.

Mon avis sur la situation est mitigé. D'un côté, j'ai une boule au ventre à l'idée de perdre mes marques. De l'autre, je sais que tout départ est enrichissant. Les périodes d'acclimatation sont souvent difficiles, rares sont ceux qui n'ont pas connu le mal du pays, de la région, la nostalgie du nid douillet dans lequel s'ancrent les habitudes. Associez à cela une pincée de changement et cela suffit à faire un cocktail détonnant. J'ai déjà vu les dégâts que peuvent causer l'exil et l'isolement. J'ai aussi été amené à rencontrer des gens qui voyagent beaucoup, partent avec le minimum et semblent revenir gonflés à bloc, un peu plus sages à chaque fois. Je trouve que ces personnes dégagent une aura particulière. Ils ont simplement été confrontés à des choses que l'on ne découvre ni dans les livres ni à la télévision. Les documentaires de cinq heures du matin ne sont que des substituts bas de gamme au voyage.

Me voilà dans les rues piétonnes de Nancy. La ville n'est de loin pas la plus belle que j'ai eu l'occasion de visiter. Le centre s'organise en damier. Vu du ciel il ressemblerait à un plateau d'échec ce qui lui donne une rigueur géométrique sans charme particulier. Les murs délavés d'un blanc cassé paraissent vieillir. Je vais d'arrêt de bus en arrêt de bus, cela me fournit un aperçu de la carte des environs. Je demande des renseignements à une vieille dame. J'avance à tâtons, je m'oriente dans la jungle urbaine. J'adore ces moments d'exploration. Oh, bien sûr, ce n'est pas grand-chose ! En plus, aujourd'hui, jour férié oblige, les allées sont désertes mais je sais que la fois prochaine, le centre-ville redeviendra un lieu de passage. Un lieu où les gens se croisent, souvent sans même se regarder et qui pourtant regorge de vie, un lieu où règne une atmosphère particulière qui m'a toujours attiré.

Octobre : voyager sur place

Le paysage défile, le wagon est quasiment vide. Un casque collé aux oreilles, je fais le point. Voilà près d'un mois que je suis parti de ma ville natale, je m'acclimate tant bien que mal à mon nouvel environnement mais il serait trop long d'énumérer les manques engendrés par ce déracinement. Peut-être que le plus dur pour moi est d'être éloigné de ceux que j'aime. Je voudrais tous les voir plus souvent. J'ai eu un pincement au cœur quand nous nous sommes retrouvés au mariage de Pauline et J-B.

Je m'étais toujours juré de ne pas courir derrière la trotteuse mais me voilà pris dans une course contre la montre, rattrapé par une échéance que j'ai retardée tant que j'ai pu. Au travail, mes collègues ne sont pas tous très loquaces, il m'arrive de me sentir seul, déboussolé aussi. J'ai conscience de ne pas faire les choses au mieux mais à vrai dire je me débrouille comme je peux.

Je ne prends pas vraiment le temps de découvrir de nouveaux lieux. Je me cantonne tous les jours aux mêmes itinéraires, ça doit être cela qu'on appelle la routine. Je croise le même panneau publicitaire à 7H24 chaque matin ; lorsque j'approche des voies du Tram à 7H28 je sais qu'il va me passer sous le nez.

A vrai dire, je passe aussi de bons moments au boulot et quand je rentre, il me reste une échappatoire, un petit plaisir simple. Je couche sur papier des touches d'espoir, une bonne dose de frustration, mes peines et mes joies selon mon humeur du moment. Je crois que j'aime voyager sur place. Finalement, peu m'importe d'être assis dans un train ou confortablement installé chez moi dans un fauteuil molletonné, dans les deux cas, je sais qu'avec un stylo et une feuille je peux arpenter les plus belles contrées. A mes yeux cela vaut les plus alléchantes formules « évasion » des agences de voyage.

Nouvelles par courriel

« Salut les cocos ! Comment ça va ? Un petit message commun histoire de satisfaire le plus grand nombre... »

De ce côté de la planète, il se passe des tas de choses incroyables ! Nous avons passé plus d'un mois à San Francisco, le temps de trouver le van, de le réparer et de l'aménager. Après un Burning Man complètement loufoque nous avons descendu la côte de Jade de Santa Cruz à Los Angeles. De Los Angeles, après un petit coucou à la fameuse colline d'Hollywood, nous avons pris l'autoroute. Petite pause à Santa Barbara, puis à Oceanside.

Nous avons passé la frontière à San Diego-Tijuana le lendemain matin, sans aucun souci. La Basse Californie est splendide, du décor de Lucky Luke aux plages d'eau turquoise, le désert semble se jeter dans la mer.

Après trois ou quatre jours à la traverser, nous sommes arrivés à La Paz. Là, au premier abord, c'est un peu le choc, la surenchère de la culture américaine. On y passe deux jours, beaucoup sur Internet histoire de donner des nouvelles.

De retour à La Paz et après quelques hésitations, nous décidons de louer les services d'un

guide pour aller nager avec des requins baleines puis des phoques au milieu de centaines de poissons !

Arrive le moment de prendre le ferry : 16h de traversée, de Pichilingue à Mazatlàn, sur l'autre rive, le paysage a bien changé. Les cactus sont plus rares et noyés dans une végétation verdoyante. On pourrait presque se croire dans les Cévennes.

Après deux jours de route, nous arrivons à Guadalajara, Etat de Jalisco. Sur une plage de rêve en Basse Californie, nous avons rencontré Rodo. Nous voilà donc partis à la recherche de sa petite pizzeria dans la deuxième plus grande ville du Mexique. Sacrée mission !! Ça valait la peine, c'est un gars génial qui s'avère être un super guide.

Nous sommes arrivés à Cuernavaca il y a trois jours. Après bien des recherches, nous avons retrouvé Aurelio qui sera notre hôte pendant quinze jours. Nous irons à la rencontre de Circo Volador, une association qui mêle travail social et pratique artistique, puis du 17 au 21 novembre, ce sera la convention mexicaine de jonglerie.

Les rues des villes sont pleines de vies et de couleurs. Les arbres sont en fleurs et les oiseaux s'égosillent de partout. On ne pense même pas au retour...

Difficile de résumer deux mois en si peu de temps, j'espère néanmoins que la lecture vous a plu ! En attendant de vos nouvelles, je vous envoie de gros bisous pleins de soleil ! A bientôt ! »

Amélie

Extrait d'un e-mail des cinq ; 2/11/11 21H37

Comme à chaque fois, je suis heureux d'avoir des nouvelles des cinq. Cette joie s'accompagne toujours d'un brin de nostalgie et m'amène à m'interroger sur ma propre situation. Mes amis ont l'air de vivre une expérience hors du commun. Le chemin que j'emprunte devrait me paraître plus rassurant mais il n'en est rien. M'habituant petit à petit à cette routine qui me fait frissonner, à une vie conforme aux normes françaises, j'ai l'impression que ma liberté m'échappe un peu plus chaque jour. Il paraît que choisir c'est renoncer. Actuellement je suis confronté à un flou artistique non maîtrisé, incapable de mesurer l'ampleur du renoncement qu'impliquent mes décisions. Chaque nouveau courrier soulève de nouveaux questionnements.

Novembre : road trip en roue libre

Réfugié dans mon studio, à l'abri du froid automnal, j'en profite pour écrire. Trois mois à peine se sont écoulés depuis mon départ mais de l'eau a déjà coulé sous les ponts. Je reçois des nouvelles des autres par intermittence. Je ne suis guère plus proche de ceux qui vivent à cent kilomètres de chez moi que de ceux qui ont migré vers un autre continent. En tout cas, j'infirme le vieil adage, je les vois peu mais je ne les oublie pas pour autant, bien au contraire.

Comme j'ai pas mal de travail, je suis resté à Nancy pour le week-end. Vendredi, je m'étais fait à l'idée de passer ma soirée sous la couette devant des vidéos. Drôle de coïncidence, en sortant de la supérette avec mon hachis Parmentier surgelé sous le bras, j'ai croisé Gilles en voiture. Le temps que le feu passe au vert, il m'a expliqué qu'il arrivait tout droit de Mulhouse pour faire un concert. L'un de ces amis m'a donné l'adresse. Profitant de cet heureux hasard, j'ai repris du poil de la bête, me disant qu'il était temps que je découvre ma ville « d'expatriation » sous un autre jour.

Plus motivé que jamais, j'ai regonflé les pneus de mon vélo, il n'avait pas encore servi depuis mon arrivée en Lorraine. J'ai cherché l'adresse du bar lounge où avait lieu le concert, j'ai récupéré un plan au fond de mon tiroir et je suis parti pour la vieille ville.

En trois mois je n'y avais encore jamais mis les pieds. J'ai découvert un quartier charmant aux ruelles pavées. Sur mon chemin, j'ai croisé plusieurs vieux monuments qui valent le détour et découvert le théâtre de la Manufacture. Mon vélo déraillait tous les cinquante mètres et je me perdais dans le dédale urbain, l'épais brouillard n'arrangeait rien mais je me sentais vivant. J'ai fini par arriver au « Comptoir » pour assister au concert. Même si je suis resté en retrait, j'ai pu discuter avec des nancéens très sympathiques et le concert m'a plu. J'aime barouder et me confronter à l'inconnu, je l'avais presque oublié à force de m'engluer dans un train-train sans surprises.

Il est vingt heures. Je reprends le travail dès demain matin, comme chaque semaine j'ai eu le cafard lorsque j'ai raccompagné mon amie à la gare. Je suis à nouveau seul dans mon appartement, le blues est en sourdine. Le hachis Parmentier cuit dans le four. Rien n'a radicalement changé mis à part que j'ai de nouveaux repères. Je m'adapte progressivement à mon nouvel environnement et je m'en réjouis. Je finirai bien par trouver mes marques.

Coup d'œil par la fenêtre

Me voilà de l'autre côté du bureau en contreplaqué. Je suis fatigué mais heureux d'écrire, en face de moi, vingt-quatre adolescents ont les yeux rivés sur leurs feuilles. Intérieurement je m'amuse de l'étrangeté de la situation. Jetant un bref coup d'œil par la fenêtre, je constate que comme souvent le ciel nancéen ressemble à une épaisse purée de pois.

L'expérience est éprouvante mais je réagis comme je peux pour éviter d'être totalement dépassé par les événements. J'ai la sensation qu'un disciple de Charles Darwin distribue les cartes. Ces derniers temps encore plus qu'auparavant, on pourrait voir le stage comme une sorte de sélection « naturelle » visant à écarter les plus faibles. En tout cas, j'ai cette sensation en observant le phénomène de l'intérieur.

L'année prochaine je serai sans doute exilé en banlieue parisienne ou en rase campagne dans le dernier des trous paumés de la douce France. Je ne suis pas sûr d'avoir les épaules pour assumer un nouveau départ mais je m'en voudrai d'abandonner lâchement dès le premier round. J'ai de nombreuses lacunes que je tente de combler et un protège-dents de qualité. Je suis souvent découragé par l'ampleur de la tâche, encore plus par celle du déracinement. Pour me rassurer et rester optimiste je me dis que les chats ne sont pas les seuls à toujours retomber sur leurs pattes.

Décembre : orientation à la bougie

Cette fois-ci je suis revenu au bercail pour une occasion particulière. Même si ces derniers temps, j'ai un emploi du temps bien rempli, j'ai tout de même organisé une petite fête pour célébrer mes vingt-six ans. Ce retour aux racines m'a permis de me ressourcer, de me rattacher à cet environnement connu et si réconfortant dans lequel j'ai évolué.

Je me rends compte que le plus dur à vivre lorsqu'on prend son envol n'est pas lié à la distance que l'on parcourt et qui nous sépare du nid mais au fait que le temps ne s'arrête pas pendant notre absence. Dans ces moments, tout semble s'accélérer, je prends des nouvelles à la hâte afin de m'assurer que les miens se portent le mieux possible. Je sens bien que même ceux qui ne sont pas partis sont tous dans le hall de départ pour un trajet vers l'inconnu.

Qu'ils choisissent le schéma le plus classique ou qu'ils progressent hors des sentiers battus, je constate que tous ceux qui comptent pour moi sont en passe de prendre une nouvelle direction. J'aimerais tellement passer plus de temps avec eux mais les choses sont ainsi.

Chaque trajectoire empruntée s'apparente à un grand voyage fait d'escalas, d'imprévus, de belles rencontres et de roues crevées. Cela fait déjà un moment que j'ai amorcé la mienne, je vois les autres poursuivre la leur. Ils partent pour l'Inde ou Madagascar, s'investissent dans leur vie de couple ou s'en tiennent au célibat, sont préoccupés par un travail prenant, une absence de revenus stables ou élèvent déjà des enfants. Je vis l'âge où les faire-part s'entassent dans les boîtes aux lettres, l'âge des premières rides et des visages qui changent, l'âge des nouvelles exigences où nos chemins bifurquent jusqu'au prochain carrefour et où les retrouvailles n'en deviennent que plus intenses.

J'ai profité de deux belles journées mais comme à chaque fois que le cocon se disloque à nouveau, je suis en proie à la mélancolie d'un déracinement en miniature. En somme, ce n'est qu'une nouvelle occasion de mettre ma capacité d'adaptation à l'épreuve.

Maître à bord

Si mes certitudes partent en fumée comme un vulgaire fétu d'paille, je garde le sourire et mes buts en visu, de l'humour en réserve pour amuser la galerie doublée d'une écriture plus imagée que les rébus.... j'cours à toute jambe sans savoir où je vais, déboussolé j'm'oriente grâce à la voie lactée.

L'exil me guette comme Bonaparte à Sainte Hélène, ça m'file la gerbe, c'est déroutant voire anxiogène, quoi qu'il arrive, j'me fixerai de nouveaux repères, j'louerais un bel appartement où faire c'que j'aime.

Suis-je apte à prendre mes responsabilités ? J'n'en ai qu'une vague idée mais il est plus que temps, j'ai une montagne à gravir et un gros sac de mousquetons, bref tout ce qu'il faut, seul le vertige me fout les jetons. Sur la corde raide, j'garde les yeux rivés vers l'horizon, même lorsque je manque d'air, de force et de provisions.

Je ne vais pas vous dire que je souffre le martyr, juste qu'un jour ou l'autre on est tous amenés à partir, à voir ailleurs. Chaque départ me rendra plus fort, j'ai mis les voiles mais je reste le seul maître à bord.